Owens Jonathan (ed.), *The Oxford Handbook of Arabic Linguistics*.

Oxford, Oxford University Press, 2013,
xx + 596 p.
ISBN : 978-0199764136

Cet ouvrage, qui se présente comme une base de données complète (p. 4), ne déçoit pas les attentes. Il s'agit d'un ouvrage traitant des thèmes majeurs développés en linguistique arabe où chaque chapitre (au nombre de 24, tous en anglais) est écrit par un expert du domaine traité qui en présente à la fois l'état des lieux d'une part, en analysant les courants actuels de la recherche et en exposant et discutant les connaissances les plus pointues et les plus à jour sur le sujet, et développe d'autre part ses propres vues critiques en proposant la plupart du temps des prospectives de recherches futures. Par ailleurs, différentes options théoriques sont représentées, ce qui ne fait pas de cet ouvrage un monolithe aveugle et sourd à l'altérité scientifique, l'ouvrage dans son ensemble comme les contributions elles-mêmes discutant un grand nombre de vues. Chaque contribution est très bien documentée et bénéficie de sa propre bibliographie, elle-même très complète et à jour (mêlant sources secondaires et/ou primaires), ce qui, compte tenu de la quantité impressionnante de références fournies par l'ouvrage, n'est pas anecdotique puisque cela facilite grandement la consultation des sources de chacun. Notons au passage que les bibliographies des chapitres 9 et 13 sont si développées qu'elles ne paraissent que sous forme abrégée dans la version imprimée du *Handbook*, mais sont présentées *in extenso* dans la version en ligne de l'ouvrage. Ce dernier bénéficie en outre d'une liste des abréviations utilisées (xi-xv, ce qui est très utile, l'ouvrage en usant massivement), de quelques cartes (p. 17, 18, 19, 20 et 496) et d'index, nominum (p. 561-577) comme rerum (p. 579-596).

Ce *Handbook*, contrairement à d'autres de la même série d'Oxford University Press, ne distribue pas les contributions qui le composent en sous-sections. Elles sont néanmoins tout à fait logiquement agencées : après une introduction générale on observe un mouvement du plus restreint au plus large et *linguistiquement* organisé avec une distinction toute traditionnelle entre grammaire et lexique d'une part et pour la première entre phonologie, morphologie et syntaxe d'autre part.

Ouvert par une introduction de J. Owens (« A House of Sound Structure, of Marvelous Form and Proportion: An Introduction », p. 1–22) qui replace l'arabe dans son contexte sémitique et insiste sur la richesse linguistique de cette langue dont l'étude concourt à une meilleure connaissance linguistique générale, cet ouvrage rassemble ensuite 23 contributions pouvant être réparties en huit ensembles. Le premier aborde la grammaire arabe. Celle-ci est, conformément à la tradition linguistique occidentale, distinguée d'un point de vue linguistique en phonologie, morphologie et syntaxe. La phonologie est elle-même distribuée entre phonétique d'une part dans une étude pointue de M. Embarki, (« Phonetics », p. 23-44) portant sur la production, la transmission et la réception du son et phonologie d'autre part portant, elle, sur les relations entre les sons (S. Hellmuth, « Phonology », p. 45–70). La morphologie, comprise essentiellement comme l'étude de la formation des mots, permet à R. R. Ratcliffe (« Morphology », p. 71–91) de discuter après d'autres (notamment Larcher, « Où il est montré… », 1995) l'orthodoxie qui faisait et peut encore faire passer le mot pour le résultat de la conjonction d'une racine et d'un schème.

Le deuxième ensemble traite des traditions linguistiques. Il débute par la contribution de R. Baalbaki (« Arabic Linguistic Tradition I: *Naḥw* and *Ṣarf* », p. 92–114) qui étudie l'identité et le développement historique des deux pans qui forment le cœur de la tradition grammaticale arabe : la syntaxe *(naḥw)* et la morphologie (*ṣarf*), ce qui fait de sa contribution une transition toute trouvée entre ces deux premiers ensembles. L'A. termine son article avec un glossaire terminologique des plus utiles (p. 109-111), renouant ainsi avec une pratique rare dont Troupeau était un bon exemple (« Trois traductions… », 1962 ; « Deux traités… », 1963 ; « Le second chapitre… », 1983 ; « Le premier chapitre… », 1985 ; « Réflexions… », 1996). Suivent deux contributions aux approches radicalement différentes, voire concurrentes entre tradition (récente) générativiste d'une part et tradition philologique de l'autre. Avec la première qui traite uniquement de syntaxe (E. Benmamoun et L. Choueiri, « The Syntax of Arabic from a Generative Perspective », p. 115–164), c'est donc la linguistique américaine qui s'invite, représentant une approche scientifique hypothético-déductive (*top-down*). Les A., après avoir retracé les lectures génératives concernant certains objets linguistiques relevant tant du standard que des dialectes, nous expliquent bien que, partout, il s'agit de prédire par l'approche générativiste la place relative des éléments les uns par rapport aux autres. Pourtant cette prédiction est bien souvent sanctionnée, par les A. eux-mêmes, par un aveu d'impossibilité, ceux-ci répétant à plusieurs reprises qu'il s'agit encore d'une question ouverte ou que, par manque de place, ils ne détailleront pas tel ou tel aspect ou encore indiquent plus directement combien l'approche générativiste n'est pas

BCAI 29 (2014) Owens Jonathan (ed.): The Oxford Handbook of Arabic Linguistics., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

satisfaisante sur beaucoup de points… Reste qu'on a l'impression de lire des équations mathématiques (du fait notamment de la multiplication des acronymes dont la plupart ne sont pas introduits une première fois dans le texte et dont certains sont même absents de la liste des acronymes donnée au début de l'ouvrage). Cela en fait donc une contribution très technique (ce que les A. reconnaissent en parlant de « *highly abstract analyses* », p. 129) d'une linguistique pure et dure rendant difficile d'accès une telle littérature sauf à ceux qui partagent les mêmes vues théoriques. Comme une réponse à cette littérature générativiste arrive la contribution de L. Edzard (« The Philological Approach to Arabic Grammar », p. 165–184) qui traite de la langue dans son ensemble (grammaire et lexique). Cette contribution, richement étayée, présente *a contrario* une approche de corpus, donc principalement descriptivo-inductive (*bottom-up*), visant, au-delà de la forme syntaxique, à analyser et *décrire* (j'insiste) l'arabe du point de vue de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe et du lexique à partir de la/des réalité(s) textuelle(s). On comprend que selon l'A. seul le travail de corpus, basé sur des textes, diachronique comme synchronique, est à même de produire des résultats scientifiques dignes de ce nom. Dit en termes épistémologiques, le raisonnement linguistique est lui aussi un espace non-poppérien du raisonnement naturel pour reprendre le titre d'un ouvrage de J.-C. Passeron (*Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*). Enfin, conclut ce deuxième ensemble une contribution qui va au-delà de la tradition grammaticale arabe pour replacer celle-ci dans le cadre, plus large, de la tradition linguistique arabe. C'est ce que fait l'article de P. Larcher (« Arabic Linguistic Tradition II. Pragmatics », p. 186–212) qui se présente comme la somme et l'aboutissement du travail de l'A., débuté dans sa thèse (*Information et performance en sciences arabo-islamiques du langage*, 1980) et poursuivi dans nombre de ses travaux (repris dans *Linguistique arabe et pragmatique*, Beyrouth, Ifpo, 2014). L'A., à partir du *Miftāḥ al-ʿulūm* de Sakkākī (m. 626/1229), de son épitomé le *Talḫīṣ* de Qazwīnī (m. 739/1338), des sources du premier que sont les *Asrār al-ʿarabiyya* et les *Dalā'il al-iʿğāz* de ʿAbd al-Qāhir al-Ğurğānī (m. 471/1078) et de la comparaison avec la *Muqaddima* d'Ibn Ḫaldūn (m. 808/1406), replace ainsi dans un premier temps la grammaire arabe dans le cadre plus large des sciences et disciplines qui lui sont connexes au sein de la tradition linguistique arabe telles que Rhétorique-*balāġa* (pour partie Sémantique et Pragmatique, pour une autre Stylistique et Homilétique), Logique et Poétique. Enfin, dans la deuxième partie de cette contribution, l'A. étudie les intersections existant entre la rhétorique et les autres secteurs de la tradition linguistique arabe, à savoir les sciences théologico-jurologiques d'une part et la grammaire de l'autre avec le cas emblématique de Raḍī al-Dīn al-Astarābāḏī (m. 688/1289), le tout dans un exposé dont on ne manquera pas d'apprécier la clarté.

Après les traditions grammaticales et approches classiques de l'arabe, l'ouvrage consacre trois contributions à l'étude de l'arabe au travers du prisme de trois nouvelles approches linguistiques. E. Ditters (« Issues in Arabic Computational Linguistics », p. 213–240) aborde la linguistique computationnelle, *i.e.* le traitement automatique de la langue naturelle dont il relève les tendances pertinentes en arabe. La posture épistémologique de l'A. à l'égard de l'outil informatique mérite d'être soulignée. Il insiste ainsi sur le fait que les données issues des recherches linguistiques appuyées sur l'outil informatique doivent être *lisibles*, *compréhensibles* et *vérifiables* par les collègues. Si par *vérifiables* l'A. réaffirme le principe (pas uniquement) poppérien de réfutabilité, par *lisibles* et *compréhensibles* il exclut la formalisation à outrance. Cette mise en garde n'est pas vaine ni surtout inutile (cf. Benmamoun et Choueiri). Un grand principe des sciences sociales dont la linguistique fait partie est en effet celui de la spécificité de notre écriture en langue *naturelle* mais pour autant à visée scientifique. Je me contenterai ici de renvoyer à l'excellent ouvrage de W. Lepenies, *Les trois cultures. Entre sciences et littérature l'avènement de la sociologie*, 1990, où il est bien expliqué qu'il est inutile de singer les sciences dures pour « faire scientifique »… L'approche sociolinguistique se divise quant à elle en deux études bien distinctes, sociolinguistique à proprement parler et "Folk Linguistics". Avec E. Al-Wer (« Sociolinguistics », p. 241–263), la langue n'est plus comprise en elle-même comme une réalisation *autonome*, mais, en relation avec des variables sociales, comme une réalisation *hétéronome*. Sous l'angle de la variation et du changement linguistiques, l'A. passe alors en revue les écrits sociolinguistiques. Sans le dire ainsi, elle indique donc qu'il faut chasser de soi l'illusion que le chercheur est neutre dans sa pratique et qu'il faut prendre en compte le fait qu'il chausse en permanence des lunettes théoriques et emmène avec lui des prénotions d'autant plus problématiques qu'elles ne sont pas *objectivées* (je me contenterai ici de renvoyer à Bourdieu, Chamboredon et Passeron, *Le Métier de sociologue*, 1968). Elle plaide alors pour un modèle inductif avec un travail empirique de terrain, seul à même de valider les hypothèses de travail, et met en discussion le modèle diglossique en tant que modèle univarié. Cette approche, elle le note, repose sur des études plus modestes, des investigations plus petites et plus concentrées, car

BCAI 29 (2014) Owens Jonathan (ed.): The Oxford Handbook of Arabic Linguistics., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de petits corpus valent bien souvent mieux que des corpus de millions de mots, la taille ne faisant pas tout… L'A. a néanmoins parfois des formulations qui rappellent l'actionnisme sociologique (courant précédemment connu sous le terme d'individualisme méthodologique et initié par Raymond Boudon) où la part est laissée trop importante à l'*acteur* (vs *agent*), conçu comme rationnel et calculateur, là où d'autres critères, psychologiques non conscients faisant appel à l'intériorisation, doivent être pris en compte… Ce point sera discuté grâce à la contribution suivante. Y. Suleiman (« Arabic Folk Linguistics: Between Mother Tongue and Native Language », p. 264–280) prend le contrepied de la contribution précédente et réhabilite le concept diglossique de Ferguson (emprunté à Marçais) qu'il précise être un *continuum* plus qu'une simple dichotomie. Ce faisant, l'A. renomme *fuṣḥā* en langue d'héritage (*Native Language*) et *ʿāmmiyya* en langue maternelle (*Mother Tongue*), ce qui, en soi, ne semble pas apporter grand chose au débat, surtout que l'A. dit par ailleurs que *fuṣḥā* et *ʿāmmiyya* sont moins susceptibles d'être chargés idéologiquement que leurs traductions. En outre, le risque est alors grand de renouer avec une vue purement dichotomique dont il essayait de laver Ferguson… Ma principale remarque, qui rejoint le point abordé pour la contribution précédente, est que Suleiman utilise dans cette contribution le concept récent de Folk Linguistics (Nieldzielski et Parson, 2000), mot-à-mot linguistique populaire. Il faut y lire une approche socio-psychologique de la langue visant à prendre en compte l'avis « amateur » des locuteurs eux-mêmes sur leur langue. Cela en ferait donc au mieux une linguistique des représentations, au pire une linguistique de prénotions. Or, c'est plutôt cette dernière option qui se dessine sous la plume de l'A. qui enregistre l'avis de ses « informateurs ». Force est de rappeler que si les *représentations* des locuteurs sont à intégrer dans les analyses sociolinguistiques, il faut veiller à ne pas les *croire* ou à les prendre au pied de la lettre au risque de tomber dans des écueils épistémologiques qu'il serait trop long de développer ici (je me contente ici de renvoyer à un ouvrage essentiel de C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, 1989). Si les locuteurs font bien de la prose sans le savoir, à la manière de monsieur Jourdain, ils ne font pas de linguistique…

Le quatrième ensemble aborde quant à lui la diversité de l'arabe dans sa tension interne (diglossie et dialectes). C. Holes (« Orality, Culture, and Language », p. 281–299) traite de cet intermédiaire flou et fuyant qu'est l'arabe vivant entre standard et dialectes. L'A. montre à travers de nombreux exemples que ces interactions sont le résultat d'une tension permanente entre registres perçus comme « haut » et « bas » et sont catégorisables comme de la *fuṣḥāmmiyya*. Cette dernière, sans être réglée, est tout de même le fruit de stratégies discursives à l'œuvre que l'A. détaille, tant à l'oral (discours politique, sermon religieux, pratiques audio-visuelles) qu'à l'écrit (romans, nouvelles, théâtre, presse écrite, blogosphère). P. Behnstedt et M. Woidich (« Dialectology », p. 300–325) concentrent leur contribution sur la dialectologie en tant que science qui s'autonomise. Ils insistent néanmoins sur les liens étroits qui unissent dialectologie et linguistique et sociolinguistique historique de même qu'ils donnent un aperçu historique de la discipline en en critiquant le cas échéant les approches ou les résultats. Les A. rappellent également les principaux buts de la dialectologie (enregistrement et mise en forme du plus de données possible pour les rendre accessibles à tous, description et analyse des variations et différences entre dialectes, notamment par recours à la dialectométrie et à l'outil informatique, classification des dialectes d'un point de vue synchronique et diachronique, collation des plus anciennes traces de dialectes arabes, ce dernier point rapprochant la dialectologie des études sur le moyen-arabe).

Le cinquième ensemble aborde la diversité de l'arabe sous l'angle cette fois de la tension externe (code switching et empunts), en replaçant l'arabe au sein des autres langues vivantes et dans les rapports que celle-ci entretient avec celles-là. E. Davies, A. Bentahila et J. Owens (« Code switching and Related Issues Involving Arabic », p. 326-348) examinent le cas du code switching dont ils rappellent brièvement le sens qui fut ensuite plus finement défini et distingué d'autres phénomènes comme l'emprunt. Le code switching dont il est ici question implique donc l'arabe et une ou deux autres langues ou le Standard Arabic = SA et l'un des dialectes arabes. Ils distinguent ensuite deux courants principaux (formaliste et holiste interdisciplinaire). Les A. dressent un rapide inventaire des études traitant de code switching impliquant l'arabe et s'attardent ensuite sur les apports faits à la théorie du code switching en général par l'étude du code switching impliquant l'arabe (notamment la révision des prétentions génératives à la définition universelle des configurations dans lesquelles la commutation (*switch*) est ou n'est pas possible). Ils évoquent enfin les langages secrets, argots et verlans. M. Kossmann (« Borrowing », p. 349–368) traite de l'emprunt, principalement lexical, en arabe, à l'écrit comme à l'oral. L'A. en rappelle le caractère à la fois ancien et moderne et propose une typologie d'emprunts (de et vers l'arabe) basée sur quatre situations de contacts sociolinguistiques (substrat, adstrat, convergence et

BCAI 29 (2014) Owens Jonathan (ed.): The Oxford Handbook of Arabic Linguistics., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

superstrat) dont il donne de nombreux exemples issus du berbère. Une bonne part de l'intérêt intellectuel de cette contribution, comme de l'ouvrage en général, réside dans le fait qu'elle remet en question certaines des données devenues prénotions.

Le sixième ensemble traite de l'apprentissage de l'arabe et de sa pédagogie. S. Boudelaa (« Psycholinguistics », p. 369–391) y aborde une science encore relativement récente, présentée comme un mélange entre psychologie et linguistique, lourdement (ce sont les mots de l'A.) influencée par la linguistique générative de Chomsky et dont le propos est d'étudier les processus mentaux au fondement de notre capacité à acquérir, produire et comprendre le langage. C'est sur ces deux derniers aspects que l'A. se concentre, présentant quelques études significatives et quelques exemples ainsi que trois techniques principales : essais expérimentaux, modélisation informatique et imagerie cérébrale (hémodynamique ou neurophysiologie). Le caractère récent de cette science explique que cette contribution est essentiellement une présentation générale de la discipline, de ses techniques et des questions qu'elle pose et ne présente *in fine* pour l'arabe que certaines pistes d'utilisation de la psycholinguistique à développer en linguistique arabe. K. C. Ryding (« Second-Language Acquisition », p. 392-411) traite, elle, de l'acquisition de l'arabe comme langue vivante 2 (L2) (Second-Language Acquisition = SLA). Abordant aussi bien la production (orale et écrite) que la réception (orale et écrite), l'A. présente ici quelques théories du SLA dont l'objet est d'explorer le processus cognitif d'acquisition du langage afin de l'améliorer. Surtout, elle met en avant deux hiatus : 1. celui existant entre le SLA, dont le point focal est l'apprenant, et l'approche pédagogique traditionnelle qui, elle, reflète le point de vue de l'enseignant ; 2. celui existant entre le SA et le dialecte de l'autre, mettant ainsi en question, avec d'autres, l'objectif pédagogique de l'apprentissage du SA en tant que langue non naturelle, entreprise pédagogique arabisante comme arabe où, à l'inverse des autres langues, l'étude du discours de type second (formel = standard) précède ou remplace complètement celle du discours de type premier (informel, *i.e.* famille, amis, etc. = dialecte). Enfin, elle identifie cinq axes majeurs de recherche en concluant à l'importance cruciale du développement radical des études sur le SLA afin d'améliorer l'enseignement de l'arabe et propose certains thèmes de réflexion allant dans ce sens.

Le septième ensemble se concentre sur la définition, l'histoire et le développement de l'arabe. P. Daniels (« The Arabic Written System », p. 412-432) commence par explorer le système graphique arabe, classique comme moderne, dont il décrit les composantes. Il en présente les utilisations pratiques, entre orthographe (notamment la *hamza* qui ne bénéficie au passage pas d'une présentation exhaustive qu'il serait trop long de développer ici), calligraphie, typographie. Il aborde ensuite la question des origines de l'écriture arabe. Il traite aussi de l'origine de l'ordonnancement alphabétique tel que nous le connaissons et de la dénomination des caractères. Il évoque ensuite les différentes langues ayant adopté le système d'écriture arabe. Manquerait juste à cet excellent article une prospective sur les hypothèses évoquées d'abandon de la graphie arabe au profit de la graphie latine. J. Retsö (« What Is Arabic ? », p. 433–450) traite de ce que nous entendons aujourd'hui par le terme « arabe » : un ensemble de langues d'un bout à l'autre du monde arabe que l'A. préfère nommer « complexe » subsumant à la fois les différents dialectes de la zone et la *ʿarabiyya* (*i.e. fuṣḥā*). L'A. retrace de manière très précise l'histoire du terme « arabe » (substantif comme adjectif) depuis ses origines et ses acceptions antiques pour en montrer la complexité définitionnelle. Ne traitant que de l'acception du terme « arabe » aujourd'hui, l'A. pose la question des critères purement linguistiques permettant la définition d'« arabe » et identifie à partir de la littérature secondaire un ensemble de critères linguistiques auxquels il en adjoint d'autres, critères qu'il discute et réfute, de même qu'il réfute certaines vues historicistes. Il indique surtout concernant « arabe » qu'il est impossible de définir un critère le distinguant des autres langues sémitiques. « Arabe » est donc d'un point de vue purement linguistique un concept inopérant et sans réalité, dissout dans une vaste variété de langues avec qui, à un degré ou un autre, il a des éléments communs, ainsi qu'avec d'autres langues sémitiques. Aussi, plutôt que des branches distinctes d'un arbre généalogique avec un ancêtre commun qui serait un proto-arabe, l'A. considère un *continuum* d'isoglosses, à l'époque antique comme à l'époque moderne, où les frontières dialectales distinctes sont l'exception, le changement graduel la règle. L'A. indique alors que même si les Arabes se disent locuteurs arabes, ce n'est pas suffisant pour les prendre au pied de la lettre… J. Owens (« History », p. 451–471), par une approche de linguistique historique, se penche sur l'histoire du développement de l'arabe. Comme pour la sociolinguistique, ce sont les questions de stabilité et de changement qui sont ici au cœur de l'analyse. Owens en rappelle les courants linéaires (*i.e.* historicistes où Atlarabisch est suivi de Mittelarabisch puis de Neuarabisch) et organique de Chejne. L'A. range ces deux visions sous la bannière de l'apriorisme puisqu'*in fine* elles n'ont pas été confrontées au riche ensemble de données dont bénéficie l'arabe, ce qui

BCAI 29 (2014) Owens Jonathan (ed.): The Oxford Handbook of Arabic Linguistics., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

vaudrait à ce dernier, l'A. le rappelle, une place de choix en linguistique et en linguistique historique en particulier. Dans la recherche et la reconstruction d'un proto-langage basée sur la comparaison des faits linguistiques, Owens montre que du Old Arabic-OA (Coran, poésie, parler bédouin) découle le CA, qui n'est alors pas le proto-langage recherché, tout en admettant l'impossibilité de conclure au statut de proto-langage pour le OA du fait d'un manque de données. L'A. passe en revue les problèmes généraux posés par la linguistique historique et présente ensuite une typologie basique des plus importants résultats obtenus grâce à la méthode comparatiste des variétés de l'arabe. D. L. Newman « The Arabic Literary Language: The *Nahḍa* (and Beyond) », p. 472–494) aborde la question du développement du SA à l'époque moderne, sans aller jusqu'à l'époque contemporaine. Une remarque en passant : décrivant cette langue comme du Middle Arabic en se référant à Versteegh (*The Arabic Language*, 2001), l'A. applique alors une catégorisation historiciste et diachronique, là où une catégorisation synchronique s'impose ainsi que le montre Larcher (« Moyen arabe et arabe moyen », 2001), omis ici, et il faudrait donc mieux parler d'arabe moyen. L'A. détaille ensuite les facteurs exo- et endogènes (historiques, linguistiques et identitaires, puis nationalistes) appelant à la revivification de l'arabe et précise les cinq modes linguistiques d'innovation retenus en arabe. L'A. montre enfin comment ce mouvement de standardisation aboutit à la création d'institutions, sur le modèle de l'Académie française, mais que leur multiplication fut *de facto* contreproductive. Enfin, M. Tosco et S. Manfredi (« Pidgins and Creoles », p. 495–519) abordent le développement de l'arabe en dehors de ses frontières traditionnelles. Les A. concentrent ainsi leur étude sur les langues issues de la restructuration drastique de l'arabe, langues qui en forment les pidgins et créoles. Ils distinguent entre les pidgins et créoles de base arabe (soudanais) d'une part et les pidgins et créoles périphériques et l'arabe parlé comme medium interethnique. Après avoir défini un idéal-type des pidgins et créoles à base arabe, et avoir évoqué de potentielles traces anciennes et médiévales du phénomène, les A. passent en revue les études menées sur différents pidgins et créoles soudanais (Turku et Bongor Arabic, Kinubi Arabic et Juda Arabic). Ils traitent ensuite des pidgins des immigrants en pays arabes, que ce soit dans le Golfe, en Irak ou bien au Liban. Dans tous les cas les différentes hypothèses en jeu sont exposées et discutées.

Le huitième et dernier ensemble de l'ouvrage traite de lexicographie arabe, distinguant entre classique et moderne, et clôt ainsi la présentation linguistique de l'arabe comme langue commencée avec la grammaire. S. Sara (« The Classical Arabic Lexicographical Tradition », p. 520–538), dans une présentation très claire et très complète distingue notamment entre trois modèles de dictionnaires ayant marqué l'histoire lexicographique arabe classique. Il s'agit de l'approche phonétique et anagrammatique du *Kitāb al-ʿayn* de Ḫalīl (m. 174/791), l'A. définissant les étapes de la création d'un tel dictionnaire ; le *Ṣiḥāḥ* de Ǧawharī (m. 392/1002) dont le classement R3-R1-R2 en fait un dictionnaire basé sur la rime, hypothèse la plus probable même si ce n'est pas la seule ; et enfin l'approche alphabétique du *Muḥīṭ al-muḥīṭ* de Bustānī (m. 1883). Enfin, T. Buckwalter et D. Parkinson (« Modern Lexicography », p. 539–560) délimitent leur *terminus a quo* avec la première édition du Wehr en 1952, indiquant que nous sommes encore dans l'ère de Wehr. Si l'on peut donc comprendre que Kazimirski (1860) soit absent de leur tour d'horizon, cela l'est moins de Reig (1983) qui est étrangement absent de cette contribution qui n'ignore par ailleurs pas complètement le domaine francophone. Les A. s'intéressent principalement aux dictionnaires bilingues mettant en jeu l'arabe, qu'il s'agisse de standard ou de dialectes. Ils présentent et évaluent de manière fouillée les différences mais aussi les avantages et inconvénients des deux grands systèmes de classement : alphabétique d'une part, radical de l'autre. Ils comparent et détaillent les pratiques des différents dictionnaires modernes, concernant aussi bien le SA que les dialectes. Ils traitent enfin du développement informatique des dictionnaires et appellent à ce que de larges corpus d'arabe authentique, désormais la norme, soient créés.

Je terminerai mon exposé par quelques remarques générales qui ne viennent pas entacher la qualité intrinsèque de cet ouvrage. Un point néanmoins me semble devoir être abordé, celui de la translittération qui dans l'ouvrage n'a pas été unifiée. L'éditeur scientifique s'en explique indiquant que « les différents systèmes en usage ont été pris en compte » (p. 16), ce dont on était averti dès l'exposé des *Équivalences de transcription et de translittération* (cf. p. xvii). Or, si l'on peut comprendre que transcription et translittération coexistent cela ne doit pas empêcher que ces deux systèmes soient eux-mêmes homogénéisés et cohérents. Par ailleurs, si l'usage de la transcription peut se comprendre pour les articles à visée expressément phonologique ou dialectale (avec ses diverses réalisations), une stricte translittération aurait dû suffire ailleurs. On trouvera en effet une multitude de manières de reproduire un caractère arabe, comme par exemple le *ḫā'*, *ḥ*, *kh* et *x*, ou, pire, le *ġayn* rendu *ġ*, *gh*, *g̲h* ou γ (et je ne parle pas des emphatiques…). Pire encore, certains signes, pourtant utilisés dans certaines contributions

BCAI 29 (2014) Owens Jonathan (ed.): The Oxford Handbook of Arabic Linguistics., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(e.g. Hellmuth : 53) ne sont pas présentés p. xvii de telle sorte que l'on ne sait à quoi ils correspondent. Enfin, on trouve même des contributions mêlant manifestement transcription et translittération dans une même contribution comme par exemple le *qāf* rendu une fois *ɢ* un fois *q* et le *wāw* rendu *uw* ou *uu* ! (e.g. Sara où l'on a *'istaɢbalnaahum* (p. 525) et Ya'quub ailleurs, et, à la même page (p. 535) Ya'quwb et Ya'quub). Tout cela gêne inutilement la lecture, et même si l'ouvrage s'adresse à des spécialistes capables de s'adapter à cette mixture, une uniformisation aurait été souhaitable d'autant que d'autres systèmes de translittération existent, plus simples et bien connus de tous (e.g. *Arabica*), le plus souvent largement suffisants pour l'exposition des données. Cela aurait permis de s'éviter l'ennui profond ressenti devant ces phénomènes (comme les *aa*/*ii*/*uu* au lieu de *ā*/*ī*/*ū*).

Cela conduit à émettre un autre reproche à cet excellent ouvrage à qui manque un chapitre : un historique à jour et complet des approches et pratiques en termes de transcription et de translittération comme partie intégrante de l'histoire de notre discipline. Cela aurait du reste permis de donner à voir des systèmes efficaces et ergonomiques liant un caractère latin à un caractère arabe (ou peu s'en faut dans le cas du *tā' marbūṭa*) et au contraire des systèmes proprement illisibles (je pense notamment à D. E. Kouloughli, *Grammaire de l'arabe d'aujourd'hui*, 1994).

Enfin un autre chapitre (ou section) manque à cet outil indispensable : l'étude des nouvelles formes de syntaxe de l'arabe *contemporain* et non simplement moderne (étude esquissée chez Newman). Rien n'est dit des derniers stades historiques du développement de l'arabe, dont on ne peut dire à l'inverse de l'arabe classique qu'« on ne peut pas changer sa morphologie ou sa syntaxe » (p. 9). Il est vrai manquent encore cruellement les travaux réellement descriptifs que cet état de langue nécessite, car comme le dit fort justement Newman, « la communauté des locuteurs demeure l'ultime arbitre de l'usage » (p. 489).

Malgré ces quelques remarques, voici donc un ouvrage qui rend humble quant à ses propres connaissances tant celles exposées sont à la fois complètes et à jour, larges et diversifiées, et bien organisées. Tout cela fait de ce *Handbook* un ouvrage de référence de tout premier ordre pour quiconque s'intéresse à la linguistique arabe et à sa complexité.

Manuel Sartori
I.E.P. / IREMAM – Aix-en-Provence

BCAI 29 (2014) Owens Jonathan (ed.): The Oxford Handbook of Arabic Linguistics., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net